Document generated on 04/25/2024 1:37 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

Simon Lavoie
S'engager dans la voie que l'on croit être la bonne

Simon Lavoie

Number 232, July–August 2004

URI: https://id.erudit.org/iderudit/48110ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lavoie, S. (2004). Simon Lavoie : s'engager dans la voie que l'on croit être la bonne. *Séquences*, (232), 30–31.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

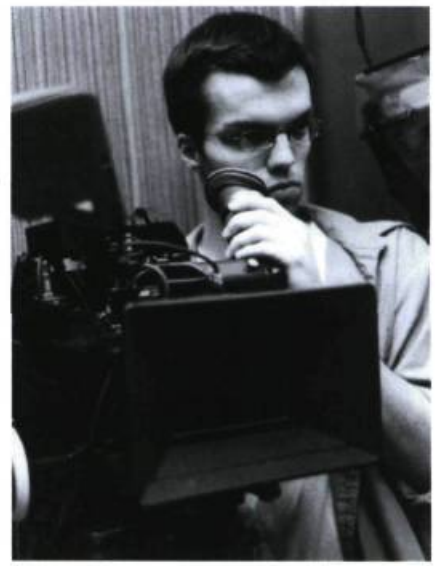
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Simon Lavoie

S'engager dans la voie que l'on croit être la bonne



L'an dernier, après d'interminables tribulations, ce que je considérais jusqu'alors comme une chimère — le cinéma « professionnel » — semblait tout à coup à ma portée. Tous les éléments tombaient en place pour que *Corps étrangers* puisse se faire : financement acquis, casting bouclé, techniciens embauchés et une liberté artistique totale accordée par mes producteurs. Le jour fatidique du début du tournage approchait et pourtant, j'étais persuadé que tout pouvait encore s'écrouler, que ça ne serait pas *si* facile. Tous les problèmes étaient simples pourtant, facilement solubles. Mes angoisses les amplifiaient. N'ayant aucun compte à rendre, aucune obligation ni contrainte (hormis budgétaire), la balle était dans mon camp et c'est précisément ce qui m'effrayait. Je pouvais tout faire et pourtant, qu'allais-je donc faire ? Je me mis à douter.

Finissant par me laisser convaincre que nous étions bien préparés pour le tournage, je me suis mis à relire *Notes sur le cinématographe*[1], espérant que cette lecture allait me galvaniser. Hélas, ce fut l'inverse. Je devins plus que jamais dubitatif sur mes capacités en lisant de terribles phrases du genre : « La faculté de bien me servir de mes moyens diminue lorsque leur nombre augmente. »

J'amorçai le tournage dans ces dispositions. Voilà pourquoi je travaillais si fort depuis presque deux ans : ces quelques jours de tournage. En y pensant rétrospectivement, c'était plutôt dramatique, il y avait matière à angoisser. Après ce tournage, il n'y avait plus de lendemain. Un échec m'aurait certes plongé dans la dépression.

Il fut tellement ardu de mettre en chantier ce court métrage d'une demi-heure en 35mm, que le fait de devoir faire des compromis artistiques et éventuellement, avoir des regrets quant au résultat final, n'était pas une perspective envisageable. Il valait mieux abandonner sur-le-champ le cinéma que de s'y résoudre. Pour *Corps étrangers*, il fallait impérativement m'engager dans la voie que je croyais être la bonne. Après avoir pesté tant d'années contre ce cinéma québécois télévisuel, formaté et lisse, et contre Kino (j'y reviendrai plus loin), où allais-je me positionner moi-même ? Il fallait aller radicalement à l'encontre des tendances ambiantes. *Corps étrangers* est donc un film contre les autres films québécois, un film en réaction.

■ ■ ■

Je fais partie d'une génération qui envisage la pratique du cinéma non pas comme un *moyen* visant à défendre une cause, un engagement, mais plutôt comme une *fin* en soi. Je n'ai pas derrière moi un champ d'études particulier, une pratique de laquelle j'ai transité avant d'en arriver à vouloir faire des films. Je suis avant tout cinéphile, issu d'études en cinéma. Parfois, j'ai l'impression de perdre mon temps à essayer de faire des films à mon âge, alors qu'il m'en reste encore une telle quantité à voir…

En ce sens, un passage d'*Histoire(s) du cinéma*[2] me questionne profondément. JLG nous dit qu'à un moment donné, le cinéma est entré dans un nouveau tournant de son histoire. Au milieu des années 50, pour tous ces jeunes réalisateurs cinéphiles qui, comme lui, étaient désireux de se lancer dans leurs premières œuvres, il était possible d'avoir vu *tous* les films. C'est-à-dire chacun des films importants de la courte histoire du cinéma de l'époque et des quelques cinématographies qui la composaient (la nôtre n'était même pas née). La cinéphilie conférait à ces gens une conscience claire de leur position dans l'histoire du cinéma, car cette histoire était circonscrite : le cinéma était un art naissant. Cinquante ans plus tard, nous dit-il, sous peine de passer sa vie dans les cinémathèques, il est impossible pour nous d'avoir vu tous les films.

Ainsi, contrairement aux réalisateurs-cinéphiles de cette époque, les jeunes qui tournent leur premier film en 2004 sont condamnés à une sorte d'amnésie. Les moins cinéphiles d'entre eux n'auront pour point de départ que l'influence de la télévision, du clip ou de la production cinématographique (américaine) courante. Ils feront les choses parce que c'est comme ça qu'elles se font, naïvement, en imitant ce qu'ils voient.

Je crois de plus en plus qu'il n'y a seulement qu'une part restreinte d'innovation possible en cinéma. La création se fait surtout en s'appuyant sur le travail d'autres cinéastes pour ensuite pousser plus loin. Les films d'aujourd'hui se construisent en fait depuis plus de cent ans. Le cinéaste part donc d'un point constitué d'un amalgame des films qu'il connaît. Si, pour lui, l'œuvre de Bresson, Jancsó ou Pasolini est étrangère, comment peut-il soupçonner que de telles formes de cinéma existent ?

■ ■ ■

En songeant à cette naïveté, à cette amnésie, « d'un langage courant indifférent à son objet, d'une grammaire valable pour n'importe quel récit[3] », invariablement, il me vient à l'esprit les courts métrages des autoproclamés *kinoïtes*. Ces cinéastes qui bâclent en quelques heures des bandes vidéo dans le cadre d'événements ou de soirées mensuelles, afin de rassasier une assistance avide de *happening* et de grosse farce. Le jeune court métrage québécois en entier semble de plus en plus se fondre en Kinó et ses variantes (il y aurait 500 adeptes au Canada[4] !). Or, c'est probablement aux instances de financement que Kino profite le plus. Regardez ces jeunes, doivent-elles se dire, ils font des petits films sympas et sans prétention, pour 500 $. Pourquoi irions-nous donner 100 000 $ à certains pour qu'ils réalisent des pensums prétentieux en 35mm ?

Le paradoxe, me semble-t-il, c'est que ces cinéastes ont probablement créé le mouvement pour de bonnes raisons : ils voulaient faire des films et les montrer, mais n'arrivaient pas à trouver d'argent. Cependant, ce n'est assurément pas pour de bonnes raisons, que tous les nouveaux adhérents – qui n'ont probablement jamais essayé d'obtenir du financement pour un projet – se joignent la troupe tels des rémoras. Pour eux, Kino n'est pas un palliatif à une rage de créer, ni un antidote à la procrastination, mais plutôt un *genre*. Un genre facile, où le ludique *low-fi* et gratuit est érigé en courant *novateur et rafraîchissant*. Ce qui devait être un mouvement temporaire s'est donc transformé en une farce grotesque et expansionniste promue par des sbires béats d'admiration (*Silence, on court!*).

Que sont devenus les membres fondateurs ? Ont-ils délaissé l'affaire, tablant sur un *hype* pour se propulser là où ils voulaient aller ? Entrer dans ce système qui les marginalisait jadis : réalisation ou montage de clip, publicité, télé ? Ont-ils même déjà pensé que l'un de leurs projets pouvait valoir la peine qu'ils s'assoient quelques semaines pour monter un financement, peaufiner leur scénario, tourner sur pellicule ?

■ ■ ■

« Celui qui trahit une seule fois ses principes perd la pureté de sa relation avec la vie. C'est pourquoi le cinéaste qui dit faire un film de transition, comme pour accumuler des forces en vue de pouvoir enfin réaliser le film de ses rêves, se trompe. Pire, il triche avec lui-même, et il ne fera jamais son film.[5] » Tarkovski avait raison, le cinéma mérite d'être envisagé avec pureté. Que ceux qui salissent au passage le court métrage en faisant leurs cartes de visites nauséabondes, s'abstiennent. Faisons chaque film comme si c'était le dernier, dans un état d'absolue nécessité.

Simon Lavoie

[1] Bresson, Robert, *Notes sur le cinématographe*. Éditions Gallimard, 1975, p. 11.
[2] Godard, Jean-Luc, *Histoire(s) du cinéma* (5-CD set) ECM New Series – Universal Music S.A., 1999.
[3] Rivette, Jacques, *Nous ne sommes plus innocents*, citation tirée du texte paru dans le *Bulletin du ciné-club du Quartier Latin*, janvier 1950.
[4] *Séquences* n° 230, mars-avril 2004, p. 35.
[5] Tarkovski, Andrei, *Le Temps scellé*. Éditions Petite bibliothèque des Cahiers du cinéma, 2002, p. 146.

Corps étrangers